

servir de la permission accordée par l'ÉCHO à ses correspondants,—permission que j'ai lue sur un numéro précédent,—je me permettrai de faire quelquefois des *représentations*, soit en approuvant, soit en critiquant ou enfin, (ce n'est pas le plus facile) en suggérant ce qui me paraîtra praticable.

Avant d'aller plus loin, et pour bien établir mes relations avec vous, je vous prie de m'excuser auprès de vos lecteurs et de ne point chercher à connaître qui je suis.

Pour aujourd'hui, je serai bon prince ; je désire faire la suggestion suivante :

L'Union St-Joseph possédait autrefois une bibliothèque, considérable et bien choisie pour St-Hyacinthe. Où est-elle allée ?

Je ne veux pas blâmer ceux qui l'ont réunie à la bibliothèque paroissiale ; je ne trouve pas, non plus, à redire sur l'administration qui la contrôle ; mais je constate un fait et ce fait le voici : Cette bibliothèque ne fait pas, parmi nous, tout le bien que l'on espérait et qu'elle pourrait accomplir si, par sa position, elle était plus accessible au public. Par public, j'entends tous ceux qui sont susceptible de lire et de s'instruire *gratuitement*.

En effet si, avec la constitution qui l'a fait naître et sous le contrôle qui la régit actuellement comme garantie morale, la bibliothèque pouvait être tenue ouverte constamment, dans un endroit commode et d'un accès plus facile, je sais que le bien serait immense.

Pourquoi ne pas tenter un dernier effort ? Ceux qui, la première fois, ont émis l'idée de créer une bibliothèque et l'ont pu faire, ce qu'elle est aujourd'hui, avaient aussi des difficultés à vaincre ; cependant ils ont réussi : tous ensemble, continuons leur œuvre en fournissant le local.

Il est possible, par l'Union St-Joseph, de faire *quelque chose* pour une construction dont Elle serait appelée à bénéficier : plusieurs citoyens, sans être puissamment riches, sont aussi en mesure de faire *quelque chose* pour les ouvriers de notre ville. Ce quelque chose servirait de lieu de réunion pour tous, et plus particulièrement, pour ceux des nôtres qui désirent s'instruire. Ce qui s'est fait ailleurs, à Lévis par exemple, peut aussi s'accomplir ici.

Le Comité de Régie devrait, ce me semble, s'occuper un peu de cette idée, bien qu'il ait déjà beaucoup à faire.

En attendant, je demeure avec considération.

CRITIQUE.

Les troubles de Fourmies

La journée du 1er mai 1891 a été une aggravation sur celle du 1er mai 1890, en Europe.

Pour la France, c'est à Fourmies surtout, dans le département du Nord, qu'une grève durant déjà depuis plus d'un mois, que le sang a coulé et les victimes sont nombreuses.

Les manifestants, après avoir jeté des pierres aux soldats massés en face de l'Eglise, cherchaient à s'emparer de leurs fusils. Le chef de bataillon qui commandait fit tirer à blanc ; mais, comme cette démonstration ne suffisait pas, il s'avança en criant par trois fois qu'il allait commander le feu.

Les soldats tirèrent et en un instant la place se vida, 14 morts et 20 blessés restant sur le carreau.

Le premier coup était à peine tiré, raconte un journal local, que la porte du presbytère s'ouvrit soudain. Le curé de Fourmies, M. l'abbé Margerin et ses deux vicaires se précipitèrent entre les soldats et la foule, en suppliant d'arrêter le feu : leur voix fut entendue. L'ordre fut donné de cesser le feu, pendant que la foule des émeutiers se retirait en jetant encore des pierres, et les prêtres se portèrent au secours des malheureux blessés. Quelques mourants purent recevoir l'absolution in extremis.

Pendant les funérailles des victimes M. l'abbé Margerin, le vénérable curé si justement admiré de tous, a prononcé une allocution dont voici les principaux passages :

Jamais, dit-il, spectacle plus lamentable que celui que nous voyons ! jamais émotion plus poignante que celle qui nous étreint aujourd'hui et qui remplit nos yeux de larmes que notre volonté est impuissante à refouler !

Elles sont belles les victimes qui tombent au champ d'honneur frappées par les balles de l'ennemi, en combattant pour la défense du territoire et, dans nos deuil patriotiques, ces larmes ne sont pas sans orgueil.

Nous courbons la tête avec résignation devant les trop fréquents accidents du travail dans cette lutte économique contre l'industrie étrangère. C'est le combat pour la vie avec ses exigences et ses gloires.

Mais ici, que voyons-nous ? Des pères de famille que l'ennemi avait épargnés lors de derniers désastres ; des jeunes gens romus, ardents à la besogne et au dévouement, dont l'un donnait avec amour son travail à sa mère pauvre, vieille et veuve ; des jeunes filles joyeuses et insouciantes ; de pauvres enfans